

## Tout enfant de CM2...

### Une réflexion d'Anne-Marie Garat

*Anne-Marie Garat, écrivain, vient d'exprimer son indignation aux propositions de Nicolas Sarkozy. Elle a bien voulu que ce texte soit repris sur mon site.*

*A votre tour d'en prendre connaissance.*

*Cet article fait référence à un essai de l'écrivain, que je ne peux que vous inviter à découvrir. Il s'agit d' Une faim de loup. Lecture du Petit Chaperon rouge, publié en 2004 chez Actes Sud.*

Tout enfant de CM2 adoptera un enfant juif sacrifié par la folie humaine. Pédagogues, psychologues, historiens, les experts s'alarment à juste titre de la dernière trouvaille présidentielle. C'est en tant qu'écrivain que cette initiative me choque : elle fait froid dans le dos. De l'Histoire, et de l'imaginaire.

Dans cette affaire, c'est toute la question de la réalité du Mal et de sa transmission à l'enfant qui est posée. Question politique et morale. Je ne crois aucun sujet inaccessible à l'enfant. Le tenir à l'écart du monde, lui éviter horreurs et souffrances relève d'un projet apparemment louable, pourtant une utopie sentimentale qui le condamne à l'infantilisation permanente, lui interdit accès à l'expérience sensible et à la connaissance tragique. Je pose que l'instrument qui élève l'enfant à la connaissance des réalités, toutes, est l'art. Le détour de l'art est la voie majeure par laquelle le monde se représente à nous, se présente une nouvelle fois sous les espèces de sa répétition sublime. Il offre la scène sur laquelle le monde dénonce sa réalité et, pour ce qui est de celle du Mal, y renverse en appropriation positive son pouvoir anéantissant. J'ai tenté de le montrer par la lecture du Petit Chaperon rouge, le plus abominable, le plus atroce des contes, et comme le prototype des récits du Mal. La fiction de l'horreur ne la domestique pas, ne l'exorcise ni ne la nie, mais la transcende en langage. Par les œuvres de la littérature, du cinéma ou du théâtre, l'enfant – l'homme – établit la distance de contemplation et d'appréhension qui lui donne espace et temps pour construire du sens, en délibérer et armer sa conscience.

Par le pouvoir magique du langage, sous les aspects de la feinte (même étymologie que fiction) le lecteur entre en une région où les personnages sont foule à configurer en lui des solidarités imaginaires, non assignées au réel mais rapportables à lui. Ulysse et Hamlet, Don Quichotte, Jean Valjean, Frankenstein, Cosette ou Lord Jim s'érigent en nous, fantômes substitués au réel et opérateurs de notre rapport au monde. Loin de nous en écarter, ils nous y ramènent et le réfléchissent. Tout enfant incline à la compagnie mentale d'un autre que lui, facteur fabuleux de son identité problématique, et de sa jeune humanité en devenir. Il s'y emploie, dès la toute enfance visité par les images et les contes, les récits de famille, et ceux de la littérature, dont la foule structure son imaginaire, sa pensée. C'est une des hautes fonctions de l'œuvre d'art que de produire ces êtres immatériels, d'en faire les instances invisibles de l'intelligence collective. Toute une vie ensuite, nous fréquentons ces singulières et universelles créatures qui, par l'artifice de l'art, doublent le monde de présences amies ou adverses, qui tourmentent et enchantent, proprement bouleversent le sujet en l'expatriant vers l'Autre, multiplient son aptitude à migrer vers des virtualités humaines et à s'adopter en elles.

Y compris à leur horreur. Et cela inclut le récit de vie, ou l'autobiographie dont, par pacte avec le lecteur, l'écrivain s'institue le témoin et garant d'une expérience existentielle. Si Primo Levi, Antelme ou Anne Franck instruisent une connaissance, c'est que leur acte de langage les autorise, à tous les sens du terme. Leur récit porte voix, unique, individuée, il articule le sens et l'appropriation

Par quelle bouche d'ombre parlera l'enfant juif assassiné à la conscience de l'enfant de CM2 ?

Faire adopter un enfant mort par un autre enfant, lui en faire devoir, c'est le rendre comptable d'une charge immense, accablante ; d'autant que ce fantôme a son âge, qu'il est son semblable en petitesse et impouvoir ; imprégnation victimaire terrifiante et à quelle fin, sinon l'assujettir à sa perte, irréparable. Entreprise négative et destructrice, désespérante. Aucun personnage de fiction n'engage une telle colonisation de l'imaginaire, n'assigne à telles responsabilités et culpabilités. Qui ne rachètent ni n'exonèrent de rien, l'historien le sait. L'écrivain le sait. La fiction délivre, elle déploie ses virtualités ; avec elle, contre elle, s'invente une liberté. Greffer à une conscience enfantine cette figure de martyr que sa mort sanctifie, que l'ignominie des hommes sacralise

pour mémoire, y annexer cet agneau sacrificiel par décret d'Etat et autorité d'école publique, cela relève du crime intellectuel et moral. Comment accueillir en soi la présence tutélaire d'un être qui existe en Histoire, et non en fiction, sans voix ni parole propre ? Dans cette région intime où s'ébauche la personne enfantine, ce dictat d'identification a quelque chose de totalitaire.

*Tout est possible*, promettait le candidat. *Tout est impossible*. *Tout est d'un tel absolu qu'il enferme en soi son contraire et s'anéantit*. Dans cette pensée totalisatrice, il ne reste aucune place pour enfoncer le coin de la spéculation théorique, du doute critique, ni celui de la pratique empirique. Tout absolutise le réel pour mieux le révoquer, convoque la totalité pour mieux l'absenter. Que la réalité soit partielle, contingente, accidentelle et lacunaire, qu'elle adienne en des formes interrogatives soumises sans cesse à l'exception et à la révision, cette formule terrible l'exclut, dans un déni redoutable.

Donnerons-nous quitus à Nicolas Sarkozy pour éduquer nos enfants ?

**Anne-Marie Garat**  
**Ecrivain**